M. MORGAN,
Sénateur de l'Alabama, qui a dénoncé le projet financier présenté par le gouvernement.

TEMPERATURE
Du 20 décembre 1899.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens. No 143 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	56	13
Midi.....	60	16
3 P. M.....	60	16
6 P. M.....	58	14

Bureau météorologique.

Washington, 20 décembre— Indications pour la Louisiane — Temps généralement beau jeudi et vendredi; vents frais du nord devenant variables.

UN SOULEVEMENT
—DANS LA—
COLONIE DU CAP.

Il nous est arrivé, la nuit dernière, de Ville du Cap, des nouvelles d'une extrême gravité. Depuis quelque temps, on redoutait en Angleterre, on espérait ardemment, sur le continent européen, un soulèvement de cette Colonie. Ce que l'on attendait avec tant de terreur, d'un côté, avec tant de joie, de l'autre, est enfin arrivé. Il vient de se produire un mouvement précurseur de véritables tempêtes. Une partie de la population a levé l'étendard de la révolution et menace d'attaquer la station de chemin de fer qui relie la Ville du Cap à De Arr.

Ailleurs, dans le district ouest de Victoria, les fidèles sujets de Sa Majesté protestent violemment contre les excès de la soldatesque anglaise; ils veulent secouer un joug qui leur paraît intolérable. Tout en se déclarant très hautement les plus loyaux sujets de Sa Majesté, ils agissent comme ses pires ennemis.

C'est toujours ainsi que commencent les révolutions dans les colonies. Au grand jour, on proteste de son dévouement, de sa fidélité à la métropole; dans l'ombre, on conspire pour l'indépendance, et on prépare la révolte. A un moment donné, les masques tombent, les épées sortent du fourreau, l'insurrection éclate; la révolte va toujours plus loin qu'elle ne visait et, un beau jour, plus tôt qu'elle ne l'espérait elle-même, elle se trouve affranchie de toute oppression et libre de tout joug étranger.

Les faits qui viennent de se passer sont les prodromes de la révolution qui se prépare. On peut prédire que si, d'ici à une quinzaine de jours, l'armée anglaise n'a pas réussi à écraser ce soulèvement, c'en est fait de la souveraineté anglaise dans l'extrême sud de l'Afrique.

Que de terribles souvenirs rappellent les événements actuels! Ils ont grandement raison, ceux qui affirment que l'histoire ne fait que se répéter.

A propos du procès Dreyfus.

Les explications du général de Galliffet.

Voici, d'après le récit d'un confident, le rôle qu'il aurait joué dans l'affaire.

Comme on lui demandait, non sans une certaine curiosité, quels pouvaient être les sentiments d'un homme tel que le général sur des mesures récentes auxquelles il s'est trouvé associé au même titre que ses collègues du cabinet actuel, il a répondu par le récit suivant, qu'il tenait du général de Galliffet lui-même :

—Pendant l'affaire Dreyfus, a dit le général, je n'avais qu'un rôle à jouer : faire bonne garde, et veiller à ce que le jugement du conseil de guerre, rendu dans le calme, fût respecté. Je me suis acquitté de ce devoir en conscience.

"Mais, au lendemain de l'arrêt, je reçus la visite d'un membre très important du cabinet. J'avais devant moi un homme très surexcité, me disant qu'après en avoir conféré avec ses amis il était d'accord avec eux pour trouver l'arrêt de Rennes inacceptable et pour estimer que le conseil des ministres devait en proposer la cassation pour abus de pouvoir. Mon adhésion ne pouvait faire doute et elle était nécessaire pour donner à la décision du conseil, par son unanimité, toute l'autorité dont un tel acte devait être revêtu.

" Un peu déconcerté par cette brusque déclaration, je demandai à réfléchir vingt-quatre heures. Le délai expiré, je revis mon collègue et lui fis la réponse que voici : " Mon avis est formel. La mesure proposée serait " la plus sanglante injure à faire " aux deux conseils de guerre " de Paris et de Rennes, à l'armée et à son chef, c'est-à-dire " à moi. Si mes collègues s'y " rallient, je donnerai ma démission " en la motivant. "

" Mon interlocuteur se récria, insista. Je restai inébranlable. " Allez voir Waldeck Rousseau, " me dit-il, il vous expliquera comment nous ne pouvons pas nous " incliner devant l'arrêt de Rennes. " J'allai voir M. Waldeck-Rousseau, à qui je racontai la démarche dont j'avais été l'objet et l'accueil que j'y avais fait.

" —Je m'en doutais, me dit le président du conseil. Je ne veux pas vous donner mon opinion. Je vous dirai seulement qu'à mon avis, nous ne pouvons pas en rester sur l'arrêt du conseil de Rennes. Puisque vous refusez de vous associer à cette mesure, nous sommes résolus à proposer la grâce, et, cette fois, vous n'hésiterez pas à contresigner notre proposition.

" Quoique pris de court, je trouvai le moyen de répondre :

"—Vous me dites que c'est une mesure d'apaisement indispensable. Ce sont là des affaires civiles auxquelles je n'entends rien, et pour lesquelles je m'en rapporte à vous. Va donc pour la grâce! Mais, à deux conditions : D'abord, Dreyfus la demandera, et acquiescera ainsi à l'arrêt qui l'a frappé. Ensuite, j'aurai le droit d'adresser un ordre du jour à l'armée sans le soumettre au conseil des ministres."

" Le lendemain, le conseil se réunissait, votait la proposition de grâce, et acceptait mes deux conditions.

" Je suis donc resté fidèle à mon engagement de faire respecter l'arrêt et de défendre l'esprit militaire. J'y suis resté encore fidèle quand il s'est agi de poursuivre Mercier.

" Je n'admets pas qu'on poursuive Mercier. Mercier n'est coupable que d'une seule chose : de précipitation. S'il avait attendu un mois, il aurait pris Dreyfus la main dans le sac.

" Car, pour moi, il n'y a pas l'ombre d'un doute : *Dreyfus est coupable.* Mais, entendez-moi bien : *il y en a deux autres.*

—Ces deux autres, le général de Galliffet les nomma. Mais leurs noms sont restés un secret pour le public.

—Quant aux officiers qu'on me reproche d'avoir déplacés, reprit le général, je ferai simplement remarquer qu'en leur donnant des postes qu'ils souhaitaient, et qui sont des postes d'honneur, j'ai trouvé un moyen plutôt agréable de leur épargner des mesures disciplinaires.

"J'ai donc le droit de dire que je suis jusqu'au bout resté fidèle à mon caractère et à mon devoir de soldat."

Comment on développe le patriotisme local.

On sait avec quel soin jaloux l'Allemagne s'applique à mettre en lumière tout ce qui peut la glorifier dans son passé, et c'est une des formes les plus curieuses du particularisme que le souci de chaque Etat, de chaque ville à faire revivre la mémoire des meilleurs d'entre ses enfants. A cet égard Hambourg donne de bien utiles exemples. Il y a quelques années encore, nul ne soupçonnait qu'elle avait été jadis un foyer d'art remarquable ou du moins, si quelques savants pouvaient le croire, la preuve en était impossible à faire et il avait fallu la perspicacité de M. Bode pour déclarer que cette ville avait été l'initiatrice artistique de l'Allemagne du Nord. Cependant, les érudits hambourgeois, guidés par l'illustre archéologue et par l'un de ses meilleurs élèves, le directeur du musée, M. Lichtwark, se mettaient à l'œuvre et tandis que les uns fouillaient les archives, les autres se mettaient en quête des vieux tableaux relégués dans les greniers des églises. Après quelques années, on s'aperçut que leur moisson était assez ample et toute une salle pouvait s'ouvrir au musée, consacrée aux vieux peintres locaux, à un nommé maître Francke surtout, dont on ne retrouvera pas moins de dix tableaux authentiques. Sont-ce les chefs-d'œuvre que l'on a dit? La question est à examiner, en tout cas, un grand retable en neuf tableaux est très curieux et sa date lui donne un intérêt particulier : il est de 1424, de l'année même où le fameux autel de l'agneau, à Gand, était commandé aux frères van Eyck. Mais M. Lichtwark et ses collègues ne s'en sont pas tenus à remettre en bonne lumière les tableaux du maître, acquis à grand prix d'un souverain allemand, aux mains de qui le hasard les avait fait tomber; ils ont entrepris de les publier et, dans un volume qui coûte 1 mark (1 fr. 25), ils les ont fait connaître, ainsi que tout ce que l'on sait de la vie du maître Francke. C'est ainsi que l'on arrive à développer le patriotisme local, et il serait bien utile que ces bonnes traditions allemandes pussent s'implanter chez nous; mais quelle ville de province en France pense à autre chose qu'à la politique de clocher et songe à rappeler qu'elle existait et fut grande avant la Révolution?

LE
Rhume au Théâtre.

Le rhume est une des calamités de l'industrie dramatique, c'est celle que redoutent le plus les auteurs et les artistes!

Il n'y a pas de représentation théâtrale possible, lorsqu'elle est accompagnée de tout et d'éternuements.

—Tout le monde a assisté à certains soirs d'hiver, où chaque mot, chaque air était souligné par une toux incessante; le public qui ne tousse pas a beau crier : "Assez! assez!" le public qui tousse, tousse tout de même!

Quand la grippe travaille de son état aux représentations ordinaires, il n'y a encore que demi-mal, mais lorsqu'elle sévit à la première, la pièce est généralement perdue : c'est la cabale des bronchites, la meilleure ou la pire de toutes! Avec celle-là on fait tomber les ouvrages les meilleurs et même les moins bons.

Un soir, un jeune homme nommé Le Guillois—son nom a passé à la postérité—fit choir une pièce à lui tout seul avec un simple rhume de cerveau, vrai ou faux.

Le Guillois en voulait-il à l'auteur, voulait-il simplement s'amuser? on n'a jamais su. Le Guillois s'était tranquillement installé au deuxième étage, au beau milieu du premier rang; il était calme et froid, et avait l'air d'écouter gravement. La pièce, qui était en vers, commence; à la fin d'une tirade, Le Guillois éternue, mais il éternue d'une façon folle, extravagante. Supposez une détonation sortie d'un nez formidable, un coup de canon sur lequel on pouvait régler sa montre comme sur celui du Palais-Royal.

Toute la salle, en riant, se tourne vers Le Guillois qui, impassible, applaudit la tirade et continue à écouter religieusement la pièce.

Une autre tirade arrive, nouvel éternuement de Le Guillois, mais cette fois le bruit est tellement fort qu'il fait trembler les vitres et éteint un bec de gaz du lustre.

Le public éclate de rire. Le Guillois, toujours impassible, applaudit la tirade avec enthousiasme.

Des gardes municipaux se présentent et veulent faire sortir le trop bruyant enrhumé, mais celui-ci proteste :

—Ce n'est pas ma faute, dit-il, j'ai pris froid tout à l'heure, en faisant la queue pour voir cette pièce que je trouve admirable.

Et il applaudit de nouveau!

Le public proteste aussi contre la prétention de la force armée. A-t-on le droit d'expulser un spectateur parce qu'il est enrhumé du cerveau? La force armée n'insiste pas et se retire du reste en éternuant aussi.

Le rideau se lève sur le deuxième acte : cette fois, Le Guillois a l'air de faire tous ses efforts pour se retenir.

Toute la salle a les yeux sur lui, bien entendu, et s'amuse plus de son rhume que de l'œuvre elle-même. A de certains moments, on voit Le Guillois y mettre une conscience étonnante et se boucher le nez pour ne pas éclater.

Survient une scène d'amour où le jeune premier dit à la jeune première quelque chose d'approchant :

—La nuit est douce. Vois, tout est calme autour de nous, nul bruit ne trouble ce délicieux silence!

Le Guillois, qui a l'air de ne plus pouvoir se contenir, lâche alors un de ses éternuments les plus formidables, si formidable qu'il réveille même le souffleur dans sa boîte.

Le jeune premier et la jeune première s'arrêtent de parler, le public se tort et Le Guillois, toujours impassible, applaudit.

C'était fini, la pièce était perdue; à partir de ce moment, c'est à qui, à chaque vers, éternuera ou toussera, mais la palme reste toujours à Le Guillois, qui a positivement l'air d'avoir un revolver dans le nez, mais qui applaudit toujours frénétiquement.

A la fin de l'ouvrage un acteur se présente néanmoins pour jeter au public le nom de l'auteur. Le Guillois se lève, étend les mains de chaque côté de la salle comme pour prévenir qu'il va parler; on attend, l'acteur qui est en scène s'interrompt et attend aussi. Le Guillois fait encore de nouveaux gestes, semble renifler l'air et cette fois lance un petit, tout petit éternuement, si petit qu'il dit lui même :

—Tiens! mon rhume va mieux!

Et il se rassied avec le plus grand calme.

Naturellement l'acteur n'a jamais pu prononcer le nom du malheureux auteur, et la pièce s'est jouée cinq ou six fois à peine.

—La seule chose amusante de la pièce, c'étaient les éternuements de Le Guillois; on a eu tort de les supprimer à partir de la seconde.

Une lettre du général Joubert.

La publication de cette lettre n'est pas précisément une nouveauté, nous la reproduisons parce qu'elle dévoile nettement les secrets de la situation dans le Transvaal.

Un journal publie une lettre du général Joubert, reçue par un habitant de Magdebourg, avec lequel le commandant en chef de l'armée transvaalienne avait été en relations amicales.

Le général Joubert y constate qu'avant le raid Jameson, en janvier 1896, le Transvaal n'avait jamais pensé que son indépendance pût être menacée. Mais à partir de cet instant, il prévit que, tôt ou tard, l'Angleterre ferait aux républiques sud africaines une guerre d'extermination. Le Transvaal s'y prépara.

Il s'arma sans relâche et cacha ses armements, laissant des espions anglais pénétrer dans les arsenaux où il n'y avait que du vieux matériel, mais dissimulant le matériel d'artillerie moderne.

Le général Joubert estime que, jusqu'à la première semaine du mois de décembre, les Anglais ne pourront mettre en ligne que 85,000 hommes, dont 10,000 morts, malades, blessés, traînards à défalquer. Le service d'étapes prenant une quantité d'hommes considérable, il calcule que, pour les opérations décisives, l'ennemi disposerait de 35,000 hommes seulement. Or, au moment où le général Joubert écrivait, il y avait déjà 50,000 Boers en campagne. Avec cela, les républiques pouvaient se passer du concours des Afrikanders, dont le soulèvement serait certain si les Anglais essayaient d'armer les indigènes.

Le général Joubert affirme que le Transvaal soutient la lutte exclusivement pour garder son indépendance, et non pour défendre un rêve de suprématie dans l'Afrique du Sud.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Toujours même succès pour "Les Deux Orphelines" au Grand Opera House—succès dû autant au talent des interprètes de la pièce qu'aux mérites de la pièce elle-même.

Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine, jusqu'à la première du grand drame intitulé "The Lights of London" ou, si "on veut : "Londres la Nuit." C'est un drame émouvant entre tous; il s'y mêle des scènes extrêmement pathétiques, propres à faire ressortir le talent des principaux membres de troupe Baldwin-Melville.

Voilà bien longtemps que l'on n'a joué ce drame à la Nouvelle-Orléans, et la direction a de bonnes raisons pour compter sur de très bonnes salles. Grand spectacle, grande mise en scène. M. Farnum et Miss Lyon y ont deux magnifiques rôles à remplir.

A la veille de Noël, un drame comme celui-ci est une attraction pour la foule.

CRESCENT THEATRE.

Les minstrels de Georgie font, tous les soirs et à toutes les matinées, bonne moisson de bravos, et la direction n'a qu'à se réjouir, chaque soir, en voyant la salle pleine. Il est vrai que l'inimitable Kersands est toujours là, ne prenant jamais la parole que pour réjouir ses auditeurs.

Aujourd'hui, en matinée, grande représentation et foule.

THEATRE TULANE.

Nous n'avons rien à ajouter ni à retrancher dans les éloges que nous avons déjà adressés au "Little Minister," applaudi en ce moment, au Tulane. Si la pièce est bonne, la troupe qui l'interprète fait aussi preuve de talent. Même pièce jusqu'à la fin de la semaine.

THEATRE DE L'OPERA.

Bonne nouvelle! Le ténor Ansaldi engagé tout récemment par M. Charley et qui se trouvait à la Havane, doit en être parti, à l'heure qu'il est. Il sera donc à la Nouvelle-Orléans au commencement de la semaine prochaine. On avait même espéré un instant qu'il pourrait faire ses débuts à la reprise d'Aïda.

Ce soir, "La Traviata" avec Mme Madier de Montjau.

Samedi, "Aïda" avec Mme Clemens, M. Gauthier et Mme Elettra Armista, un contralto dont on dit le plus grand bien.

Dimanche, en matinée, Manon, avec M. Bonnard et Mme Madier de Montjau. Le soir, Mam'zelle Nitouche, avec Mme Dupuis.

Lundi, Jour de Noël - La Poupée, avec grand ballet; tirage de la loterie du Polichinelle et d'une poupée. Le tout suivi d'une distribution de jouets.

Le Great Salt Lake disparaît

Le Great Salt Lake dessèche graduellement. Les géologues prétendent qu'il aura entièrement disparu dans le siècle à venir. Il ne restera rien qu'une scintillante couche de sel pour marquer le site d'une des merveilles du monde. Ceci est le mouvement naturel de toute existence et pourtant nous pouvons si nous le voulons prolonger notre séjour sur la terre. Aucun mortel n'est à l'abri des atteintes de la maladie, mais cependant si les intestins sont régularisés et le sang épuré par des doses de Hostetter Stomach Bitter, prises de temps à autre, bien des maladies seront évitées. Il guérit toutes les maladies telles que la constipation, l'indigestion, la dyspepsie, l'état bilieux, le foie paresseux ou les reins inactifs. Pour éviter les imitations, prenez soin que le col de la bouteille soit entouré d'un timbre de Revenu.

Fortifie
le Système,
le Corps,
le Cerveau
et les Nerfs.

VIN MARIANI
(MARIANI WINE)

Aucune autre préparation n'a reçu autant d'attestations volontaires de personnages éminents que le célèbre Vin Mariani, connu du monde entier.

Un Appéritif
Avant les Repas,
Un Digestif
Après les Repas,
Un Tonique
En Tout Temps.

Vendu chez tous les pharmaciens
Evitez les substitutions.

Mariani & Co., 52 West 15me rue, New York publient un beau livre contenant les portraits avec les attestations des Empereurs, Impératrice, Princes, Cardinaux, Archevêques et autres personnages distingués. Il sera envoyé franc de port à tous ceux qui leur écriront pour le demander;

A LA HAUTE COUR.
TUMULTE.

Presse Associée.

Paris, France, 20 décembre — Au Sénat siégeant en haute cour de justice, aujourd'hui, le défenseur a demandé que les accusations porté contre M. Marcel-Habert fussent jointes aux procédures en cours, mais le procureur général a déclaré que ce serait illégal.

Quoique toujours souffrant, M. Deroulède était présent. Il a violemment dénoncé les sénateurs et les fonctionnaires comme étant "aux ordres du gouvernement".

Au milieu d'un grand tumulte M. Deroulède a dit :

Je désire être condamné. Je dirai ce que je pense de ces gredins. Cette assemblée est infâme et déshonore la France et la République.

Et pendant que le bruit augmentait M. Deroulède a ajouté :

Je comdrenps dans ma dénonciation le Sénat et le Président de la République.

C'est avec difficulté que le procureur général s'est fait entendre.

Il a demandé la punition de M. Deroulède, qui continuait à lancer des insultes à la haute cour, tout en affirmant de nouveau qu'il désirait être condamné.

Eventuellement, l'audience a été suspendue et la cour s'est retirée pour délibérer.

Les accusés ont acclamé M. Deroulède.

A la reprise d'audience M. Fallières, président de la haute cour, a donné lecture du jugement condamnant M. Deroulède à deux ans de prison et à l'exclusion des débats jusqu'au commencement des plaidoiries.

La cour a refusé d'inclure dans les procédures le cas de Marcel-Habert.

—o—

La défense des côtes et l'augmentation du nombre des navires de la flotte française.

Presse Associée.

Paris, France, 20 décembre—La commission navale de la Chambre des Députés a approuvé à l'unanimité le principe du projet de loi de M. Lockroy, ministre de la marine, ouvrant un crédit de 500,000,000 de francs pour la défense des côtes et des stations navales et l'augmentation du nombre des navires de la flotte française.

—:o:—

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 13 décembre 1899

LE LYS D'OR

PAR LOUIS LETANG.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FILLE DU SAVANT.

V

LUCIEN DE FONTENAY.

(Suite.)

Ce départ, si triste, éveilla les scrupules de Lucien et, au fond de son cœur, il se sentit coupable. Assurément, toute cette douleur venait de lui.

—Camille, ne raisons-nous pas la paix? demanda-t-il avec un sourire engageant. Je suis prêt à m'humilier et à demander mon pardon....

Mais Camille ne fit aucune réponse à cette honnête proposition et continua son chemin. Elle franchit la porte sans se retourner.

Le jeune homme eut un geste qui voulait dire : "Ma foi! tant pis!...."

Alors la vieille marquise regarda son petit-fils et hocha sa tête blanche :

—Lucien, dit-elle de sa voix lente et grave, ne voyez-vous pas combien Camille prend maintenant au sérieux vos petites querelles?....

—En effet. Je suis étonné de la ténacité de sa bouderie de ce soir.

—Lucien, n'êtes-vous pas injuste pour cette enfant?....

—Injuste, moi?

—Oui, mon fils, à votre insu, sans doute....

—Pour la petite Camille?....

—Pour mademoiselle Camille de Voulangis, rectifia la marquise.

—Oui..... c'est vrai.... pardonnez moi, grand'mère....J'oublie toujours que Mlle Camille est une grande personne reconnue et proclamée, et je m'obstine à ne voir en elle que la gamine écervelée sans tout le bruit.... et aussi toute la joie de cette maison.

—Vos yeux voient mal, Lucien, dit Mme de Fontenay dont le pâle visage s'éclaira en un instant d'une lueur de malice.

—J'en conviens fit-il en riant. Déjà même, j'ai été véhémentement rappelé à une vision plus conforme à la réalité présente... Ma parole, je ne comprends pas comment je suis retombé dans une erreur aussi éclatante!.... Mais je fais je serment, devant vous, grand'mère, que désormais Mlle Camille de Voulangis aura en moi un parent très attentif à ses titres et qualités de grande demoiselle!....

—C'est quelque chose, assurément.... Mais ne vous sentez-vous pas capable, Lucien, de faire un peu plus encore?....

—Un peu plus?.... demanda le jeune homme avec étonnement.

—Mais oui.... Je vous assure que cette enfant, sous des dehors un peu fantasques, cache une âme très tendre....

Et la marquise ajouta, doucement persuasive :

—J'ai vu, je sais, mon fils que Camille a pour vous une affection profonde et que tout ce qui vient de votre personne a pour elle une importance dont vous ne vous faites pas une idée suffisante....

—Que me dites-vous là, grand'mère!.... s'écria Lucien surpris et vaguement effrayé.

—Une vérité que j'ai facilement découverte et qui n'est pas pour me déplaire.... car....

L'aïeule s'interrompit en voyant l'inquiétude et la confusion qui se peignaient sur le visage de son petit-fils et ses grands yeux mornes eurent une fugitive expression de douloureux étonnement.

—Auriez-vous quelque chose à reprendre à mes paroles?.... demanda-t-elle de ce ton mi affectueux, mi souverain qui lui appartenait chaque fois que son autorité morale de chef de famille était en jeu.

—Dieu m'en garde!.... murmura Lucien en s'inclinant.

—.. Car.... reprit la marquise de Fontenay, vous êtes, Camille et vous, les seuls représentants de deux familles autrefois unies....

Et plus lentement, elle ajouta :

—.. Et qui peuvent s'unir encore.....

Sa voix s'attendrit et ses grands yeux flétris et sans regard se remplirent de larmes.

—Le but de ma vie, triste et décolorée, vous le savez, mon cher Lucien, a été de relever le foyer deux fois brisé par le malheur.... Voir fleurir de nouveau les arbres embrassés de Fontenay et de Voulangis, c'eet le seul salaire de mes peines si longues et si cruelles.... Le seul salaire que je demande à Dieu et que j'espère de sa miséricorde infinie....

Il y eut un silence.

— Pardonnez-moi..... balbutia Lucien.... Ces considérations d'un caractère si intime et si pieux ne se sont pas encore présentées à mon esprit....Dans la quiétude parfaite du présent, je n'ai pas encore envisagé l'avenir.... et....

—Vous réfléchirez, mon enfant, fit-elle avec une douceur caressante, ponctuant ses paroles d'un signe de tête.

Et elle ajouta :

—Depuis longtemps, j'observe et je réfléchis pour vous....

Lucien de Fontenay s'inclina et baisa respectueusement la main de l'aïeule, mais ses lèvres frémissaient et une sensation d'étouffement le prenait à la gorge.

.....

Le jeune homme ne dormit pas de la nuit.

Comment la marquise de Fontenay, l'austère et respectée grand'mère, désirait qu'il épousât sa cousine, la petite Camille de Voulangis!....

Elle lui avait laissé entendre que cette enfant l'aimait et souffrait de son indifférence!....

Jamais une telle pensée ne lui serait venue!....

Il ne l'avait pas vue grandir et se transformer, cette pensionnaire arrivée à l'hôtel de Fontenay en vêtements de deuil, très maigre, très brune, ayant l'aspect désavantageux et la sauvagerie désagréable des fillettes à l'âge ingrat.

Quatre années de cela.

Comme le temps passe vite!....

Evidemment, elle s'était faite, plutôt rapide, cette transformation de la laide chrysalide en papillon brillant et Lucien ne pouvait s'empêcher de reconnaître, en précisant bien ses dernières impressions, que Camille était devenue une fort jolie jeune fille, très désirable, déjà très courtisée, et qu'il n'était pas si déraisonnable de songer à la marier. Et puis Mlle de Voulangis était l'une des plus riches héritières qui fût en France.

La mort en frappant impitoyablement autour d'elle avait emporté les êtres, mais la fortune, était demeurée, immense, connue, pure d'origine, consacrée par les siècles, nette, liquide, en terres, forêts, châteaux, maisons de rapport à Paris, actions usinières et larges parts dans les meilleures affaires industrielles du pays.

Voulangis l'emportait peut-être sur Fontenay quant aux valeurs mobilières; il était presque son égal quant à l'étendue des domaines terriers.

Réunir ces deux fortunes colossales, c'était constituer à la famille de Fontenay-Voulangis une suprématie incontestable sur toutes les grandes familles françaises, même princières.

Et ce rêve d'ambition, la vieille marquise l'avait formé pour son petit-fils....

Lui, ne se laissait guère éblouir par cette vision d'extrême opulence et plus ou moins de terres, plus ou moins de châteaux, plus ou moins de millions, lui paraissait un problème d'un intérêt relatif.

Il y avait dans sa pensée une sorte de répugnance à se fixer sur ces considérations et, pour la première fois, il sentait se développer en lui une résistance sourde à un désir exprimé par l'aïeule vénérée, jusque-là toujours obéie avec le plus filial, le plus respectueux empressement.

C'est que, comme l'a dit un penseur profond, son cœur avait des raisons que la raison ne connaît pas. Il était tout rempli de l'image de la jolie et intelligente camarade de ses études, de sa douce amie, Claire Barré.

Et aussitôt que ses lèvres eurent murmuré ce nom caressant et lumineux, les impressions inquiétantes de la morose soirée se dissipèrent comme par enchantement.

La pensée de Lucien s'orienta vers le bourg de Jouy-en-Josas.... là-bas.... dans la nuit... à l'orée des bois de Verrières... au point où s'élevait la Maison-Grise....

Dès que l'aurore fut parvenue à glisser dans sa chambre, entre les franges de soie des doubles rideaux, une lueur révélatrice, le jeune homme sauta à bas du lit et revêtit en hâte son costume de